

Le Samedi

VOL. IV - NO. 15

MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

LA RENTRÉE DES CLASSES



MOINS AMUSANT QUE SUR LA PLAGE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

RÉDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1892



L'homme est le maître de ses passions ; mais il abuse du droit d'affranchir ses esclaves.

L'homme a des yeux pour voir... la femme pour être vue.

Sur le chemin de la vie, les pierres qu'il faut éviter sont celles qu'on appelle "précieuses."

Pour être bien avec tout le monde, il faut ne se rencontrer sur le chemin de personne.

On n'ose plus offenser ceux qui pardonnent toujours.

Les asperges tant recherchées par les amateurs sont si nombreuses dans certaines parties de l'Angleterre, qu'on en fait le pâturage des vaches.

Une jeune fille donnait la description suivante de sa rivale : "Ses oreilles sont trop grandes pour être des oreilles et trop petites pour être des ailes."

L'homme le plus distrait de l'univers.

Croyant avoir oublié sa montre chez lui il la tire de son gousset pour voir s'il a le temps d'aller la chercher.

S'il n'y avait qu'une seule pomme de terre au monde, un bon cultivateur pourrait en produire 10,000,000,000 en dix ans et cela serait suffisant pour la semence de tout l'univers.

UNE PAUVRE DEVINEUSE

La tante.—Qu'as-tu fait de ton petit chat de l'an dernier ?

Eva, (surprise).—Comment, tu n'as pas su ?

La tante.—Non, a-t-il été empoisonné ?

Eva.—Non.

La tante.—Noyé ?

Eva.—Non.

La tante.—Volé ?

Eva.—Non.

La tante.—Quoi donc ?

Eva.—Il a tourné en chatte.

PEINES PARTAGÉES



Bingo.—Triste pour ce pauvre Smith. Il avait le delirium tremens, hier.

Madame Bingo.—Mais alors, je comprends ce que madame Bingo a voulu me dire hier ; elle m'a dit qu'elle pouvait sympathiser avec moi

PAS MOYEN D'Y RÉSISTER

Le propriétaire d'hôtel.—Bonjour, monsieur ; avez-vous passé une bonne nuit ?

Le voyageur.—Excellente.

Le propriétaire.—On dit cependant qu'il apparaît des fantômes dans la chambre que vous habitez ; en avez-vous vu ?

Le voyageur.—Oui.

Le propriétaire.—Et qu'avez-vous fait ?

Le voyageur.—Je leur ai offert un verre de votre vin, et ils sont disparus terrifiés.

UN COMPROMIS

Premier associé.—Nous pouvons régler la cause de Belavoine vs Quientoiben pour deux cents piastres. Cela nous fera chacun cent piastres.

Second associé.—Mais Quientoiben, que va-t-il avoir, lui ?

Premier associé, (impatient).—Donne-lui dix piastres.

PAS BIEN COMPRIS

Le commandant de l'Aréthuse, à ses officiers.—Les permissionnaires peuvent aller dans la ville.

Une jeune personne.—Comment ! il y a des pères missionnaires à bord ?

L'HONNÉTÉTÉ RECOMPENSÉE



Delle Malthilde (remettant un dollar à l'individu qui lui rapporte son chien perdu).—Voici, mon bon ami, j'espère que Fido ne vous a pas donné trop de trouble.

L'individu.—Si fait, madame ; j'ai été obligé de le renfermer. La dernière fois que je l'ai rejoint, il montait les marches de votre perron.

L'HOTEL DE LOTBINIÈRE, VAUDREUIL

(Pour le SAMEDI)

A Mademoiselle...

L'hôtel de Vaudreuil n'existe plus. Un incendie désastreux a parcouru l'édifice de la cave au grenier et n'en a laissé qu'un amas de cendres. Pauvre hôtel ! j'ai pensé tout de suite, en lisant le journal, à tous les souvenirs qui en sont avec lui, évanouis en fumée.

Vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas ? Fermez un peu les yeux, vous allez le revoir tout de suite, tel qu'il apparaissait les samedis soirs, avec les lumières colorées de ses galeries, ses salons brillamment illuminés, où la musique et la danse s'unissaient en un accord harmonieux, avec sa piazza surtout, où les conversations du soir se faisaient si douces, si intimes, imprégnées qu'elles étaient de l'harmonie du bal, du calme de la nuit,

COMMENT LES GAITÉS S'INVENTENT



Physionomie d'un de nos artistes en frais de trouver un mot drôle.

de l'abandon joyeux d'une soirée dansante dans une place d'eau. Si votre mémoire est aussi fidèle que la mienne, vous vous rappellerez jusqu'au roulement sourd qui nous venait de l'allée du jeu de quilles, alors que la conversation s'alanguissait, se taisait, comme éfrayée d'un aveu trop tendre ou d'un mot trop... coquin. Vous n'avez pas oublié non plus, j'imagine, l'allée qui s'étendait du quai des chaloupes à l'hôtel, ce chemin par où revenaient à pas lents, durant la soirée, des gens qui avaient encore dans leurs prunelles le reflet de l'heure passée, et que l'on aurait bien pu appeler le chemin des gens heureux.

Ainsi va la vie. On rapporte de ces endroits des souvenirs charmeurs ; on y pense tous les jours d'abord, puis souvent, puis quelques fois ; et un beau matin, l'on apprend que le feu a passé par là, que de toutes ces choses il ne reste rien, pas même l'hôtel.

J'en connais qui ont ainsi volontairement brûlé leur passé, par devoir ; mais l'opération ne s'est pas faite sans causer une douleur atroce, j'en suis sûr. Peut-être même est-il resté sous la cendre grise un foyer de braises ardentes, qui se rallume de temps à autre et jette des étincelles, lorsque souffle sur lui quelque brise de souvenir. Ceux-là sont bien à plaindre, croyez-moi, et je demande pour eux votre sympathie.

L'hôtel de Vaudreuil n'est plus. Bien des secrets qui dormaient dans les coins se sont envolés avec la dernière étincelle. Combien, parmi les cœurs qui se sont épanchés sur la piazza, garderont sous la cendre grise un foyer de braises ardentes ?

PAUL VARY.

Montréal, Septembre 1892.

AU PIED DU MUR

La mère.—Si tu ne cesses pas de fumer des cigarettes, tu vas rester petit.

Lucien.—Ça me fait rien.

La mère.—Et tu sais, si tu restes petit, on te fera tes habits avec les vieux pantalons de ton père.

Lucien.—Alors, maman, je ne fumerai plus.

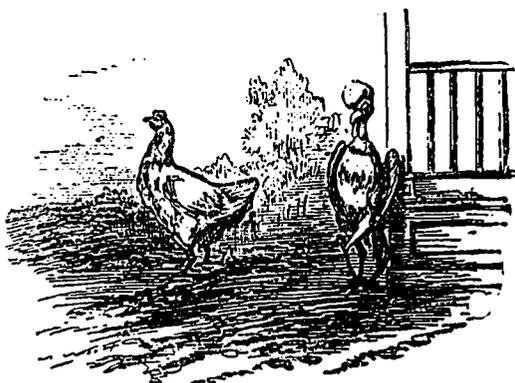
LE CODE DES DÉCEPTIONS

Il ou elle se trompe toujours ;
 Celui qui veut faire croire à sa femme que son chapeau de l'an dernier est celui qui lui va le mieux ;
 Celui qui déclare ne pas s'occuper de ce que les journaux disent de lui ;
 Le marchand qui compte faire de l'argent sans annoncer ;
 Le candidat qui espère être cru quand il dit à ses électeurs qu'il n'a aucun intérêt privé à soigner ;
 L'individu qui commence son jardinage dès que l'almanac indique le printemps ;
 Celui qui se prétend capable de diriger un journal mieux que le pauvre martyr de rédacteur ;
 Celui qui prétend qu'à la fin du mois on ne vendra plus de boissons ;
 La femme qui prétend que les chapeaux hauts et couteux sont les plus beaux ;
 Celle qui croit que les fausses couleurs et la cosmétique peuvent défier l'œil exercé des hommes ;
 La femme qui prétend que les hommes les mieux mis sont les meilleurs ;
 Le grand écrivain qui s'imagine que les rédacteurs de journaux vont lire toute la prose qu'on leur envoie ;
 Celui qui prétend que parce qu'il a un banc tout à fait en avant dans l'église, il aura un siège réservé au ciel ;
 Celui qui croit qu'il est aussi facile de se débarrasser de ses dettes que de les contracter ;
 Et l'abonné de journal qui prétend que les éditeurs ne s'occupent pas de faire rentrer les abonnements.

L'HOMME AUX HUITRES

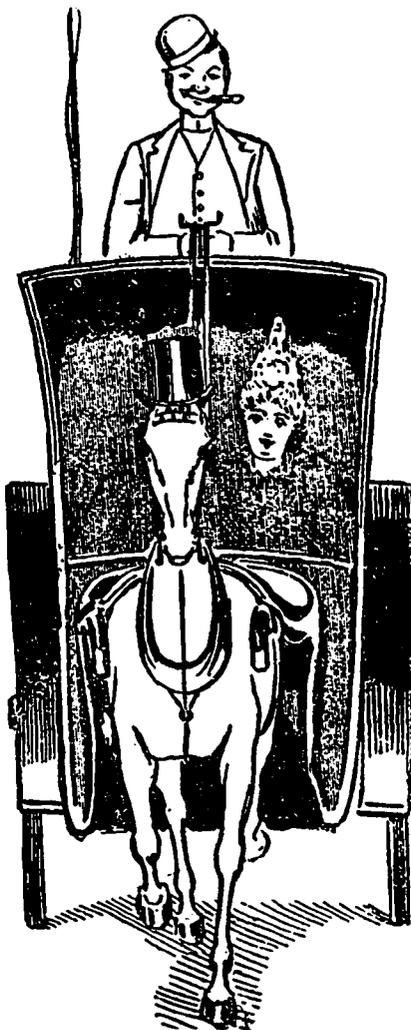
Réjouissons-nous, voilà le retour des huitres ; mais un qui ne s'en glorifie pas, c'est le monsieur dont je vais vous parler.
 Je passais devant un petit restaurateur de mes connaissances, qu'and il m'arrêta.
 — J'ai ici, dit-il, un homme qui m'a parié deux piastres qu'il peut manger une douzaine d'huitres aussi vite que je pourrais les lui ouvrir.
 L'opération commence. Asusitôt l'huitre ouverte, aussitôt mangée. A la onzième, le marchand demande :
 — Combien d'huitres ai-je ouvertes ?
 — Onze, reprit le mangeur.
 Bon, voici la douzième. Vous avez perdu, puisque vous ne les avez pas mangées aussi vite que je les ai ouvertes, car il vous reste encore celle-ci à manger et moi je n'en ai plus à ouvrir.
 Et l'autre n'eut plus qu'à payer en maugréant.

A L'EXPOSITION



Rôdeur pas classique.—Comment ça va-t-il, chère poule ?
 La poule indignée.—Je ne m'appelle pas une poule ; je m'appelle une noudéa.

EFFET DE PERSPECTIVE



CHAPEAU MAL PLACÉ.

ABONDANCE DE BIEN

Madame Bouledeneige.—Ainsi, vous plantez des fleurs sur les tombes de vos maris ; laquelle êtes-vous à décorer dans le moment ?
 Madame du Mariage.—Voilà le malheur, je ne puis pas savoir ; je ne me rappelle plus qui est mort le premier.

DIFFICILE A SAVOIR

Un tramp est à examiner les singes d'une ménagerie quand il s'écrie tout à coup :
 — En voilà un qui est l'image parfaite de notre maire.
 Il n'avait pas fini qu'il aperçut à ses côtés, la personne à laquelle il avait fait allusion d'une manière si flatteuse.
 — Oh ! je vous demande pardon, monsieur, ajouta-t-il ; certainement que si je vous avais su ici, je n'aurais rien dit de cela. Aussi, je suis prêt à vous faire les excuses que vous voudrez.
 Puis regardant son singe de nouveau, il s'écrie en se grattant la tête :
 — Je veux être pendu si je ne dois pas plutôt faire mes excuses au singe.

UN NOUVEAU TRUC

Une vieille bonne femme portant un panier au bras, entre dans un magasin. Après avoir fait quelques emplettes, elle prend son panier et le met sur le comptoir. Dans le panier se trouvait une petite tinette en grès dans laquelle elle met sa marchandise. L'ayant fermée de son mieux, elle demanda au marchand la permission de mettre ce vase dans un petit coin pour venir le reprendre dans une heure, alors qu'elle paierait. La permission accordée, elle place soigneusement sa tinette à la place désignée et sort avec son panier.
 Une heure se passa, puis deux, puis trois et

enfin la journée, et la bonne femme n'avait pas encore reparu. Alors le marchand voulut examiner l'objet laissé. Qu'y trouva-t-il ? Rien ; la tinette n'avait pas de fond.

LA MORT D'UN CHÊNE

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
 O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
 Mon âme, au premier coup, retentit, indignée
 Et, dans la forêt sainte, il se fit un grand deuil.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles ;
 J'entendis des sanglots et des bruits menaçants ;
 Je vis errer des loix les hôtes invisibles,
 Pour te défendre, hélas ! contre l'homme impuissant.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
 Et, mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
 Planèrent sur ton front comme un pâle nuage.
 Percant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'urne des fontaines ;
 Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,
 Et l'aiguillon roula dans les gorges lointaines
 L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
 Un arpent tout entier sur le sol paternel ;
 Et, quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
 Eut un rugissement terrible et solennel ;

Car Cybèle t'aimait, toi l'ainé de ses chênes,
 Comme un premier enfant que sa mère a nourri,
 Du plus pur de sa sève elle abreuvait tes veines,
 Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,
 Où toujours en avril elle faisait germer
 Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,
 Pour qu'on choisit ton ombre et qu'on y vint aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
 Oh ! tu lui payais bien ton tribut filial !
 Et chaque automne à flots, versait tes feuilles mûres,
 Comme un manteau d'hiver sur le côté natal.

Cybèle t'amenait une immense famille ;
 Chaque branche portait son nid ou son essaim !
 Abeille, oiseaux, reptile, insecte qui fourmille,
 Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore ;
 Mille êtres avec toi tombent anéantis ;
 A ta place dans l'air, seuls voltigent encore
 Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre.
 Hier il t'a paré de feuillages nouveaux ;
 Tu ne sentiras plus ce bonheur le revivre.
 Adieu les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux.

Adieu les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,
 Le frisson de la feuille aux caresses du vent,
 Adieu les frais tapis de mousse et de pervenches
 Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent.

O chêne, je comprends ta puissante agonie !
 Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir ;
 A voir crouler la tête, au printemps rajeuni.
 Je devine, ô géant ! ce que tu dus souffrir.

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles ;
 Poète vêtu d'ombre, et dans la paix rêvant,
 Je vis avec lenteur, triste et calme, et comme elles,
 Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore ;
 J'espère malgré tout, mais nul bonheur humain ;
 Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,
 J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain !

V. DE LAPRADE

TROP COUPANT



Le directeur de théâtre.—Votre pièce est trop longue, je vous aviserais de la couper.
 L'écrivain.—Combien me conseilleriez-vous d'en ôter ?
 Le directeur.—J'ôterais les cinq premiers actes.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

La plus courte des fables.

Une des distractions à la mode dans les réunions littéraires et mondaines, consiste à tirer une morale plaisante de très courtes fables dites "fables-express".

En voici une, qui est certainement la plus courte de toutes celles imaginées jusqu'à ce jour. On pourrait l'appeler une "fable éclair" :

Chut !

Moralité

"Le silence est d'or !"

Au musée du Louvre :

Mademoiselle Lili est arrêtée avec sa mère devant la Vénus de Milo.

— Dis donc, maman, pourquoi qu'on lui a coupé les bras, à cette dame ?

— Parce qu'elle se fourrait toujours les doigts dans le nez... comme Lili.

Prévenu, dit le président, avez-vous à ajouter quelque chose pour votre défense ?

— Non, Monsieur, je m'en rapporte à l'équitation de la loi.

— Vous avez raison. Tout le monde sait que nous sommes à cheval sur la loi.

La belle-mère de Joerisse, un peu souffrante, a fait venir un médecin.

Après avoir tâté le pouls :

— Ouvrez la bouche, lui dit le docteur. Oh ! la mauvaise langue que vous avez là !

Le genre, bas au médecin :

— Il y a longtemps que je lui ai dit qu'elle avait une mauvaise langue et que ça lui jouerait un mauvais tour.

En cour d'assises.

Le président interroge un assassin aux allures de parfait gentleman.

— Et qu'avez-vous fait, lui demande-t-il, après que vous avez eu tué votre femme ?

Alors, sans hésiter le moins du monde :

— J'ai pris le deuil, répond l'assassin avec courtoisie.

Dans une agence matrimoniale :

— Monsieur, nous avons un article de premier choix... une veuve de trente ans, sans enfants, avec deux millions...

— Est-elle jolie ?

— Pas précisément... mais elle est poitrinaire.

— En êtes-vous certain ?

— Monsieur, notre maison vous la garantit.

EN SURETÉ



Lui. — L'orage de ce matin a dû vous rendre nerveuse.

Elle. — Pas du tout, car j'étais dans les chars lorsqu'il a tonné.

Lui. — Mais raison de plus pour avoir peur.

Elle. — Au contraire tous les chars ont un conducteur.

Le jeune Népomucène est questionné sur l'histoire moderne ; il bafouille en narrant la retraite de Russie.

— Voyons, fait le professeur, qui est-ce qui régnait en Russie à cette époque-là ?

— Dame !... balbutie Népomucène, il régnait un froid intense !

M. Casimir Bonjour, candidat pour l'Académie, se présente un jour pour faire sa visite chez un des Quarante. Une femme de chambre vient lui ouvrir la porte :

— Votre nom, Monsieur ? dit-elle.

Le candidat répond, avec son plus gracieux sourire :

— Bonjour.

Flattée de cette politesse, la jeune fille répond :

— Bonjour, Monsieur ; voulez-vous me dire votre nom ?

— Je vous dis, Bonjour.

— Et moi aussi, bonjour, Monsieur, que faut-il que j'annonce ?

— Eh, Bonjour ! c'est mon nom.

La camériste comprit alors qu'au lieu de dire bonjour Monsieur, il fallait dire : Monsieur Bonjour.

Un avocat d'un grand talent, mais très grêlé et très laid, plaidait dans un procès en séparation. Emporté par l'ardeur de sa plaidoirie, il maltraitait assez rudement l'époux de sa cliente et lança cette phrase un peu vive :

— Il est permis à tout homme d'être laid, mais encore est-il des bornes qu'il faut respecter ; eh bien, messieurs, ces bornes, M. X... les a outrageusement dépassées... Je ne crois pas qu'il y ait au monde un homme plus laid que M. X...

— Avocat, dit le président, vous vous oubliez.

Toute l'assemblée de rire et l'avocat le premier.

— Ayez pitié d'un pauvre malheureux qui n'a pas mangé depuis deux jours et pas bu depuis trois ; la charité, s'il vous plaît !

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

— Hélas ! cela ne sert à rien ; j'ai essayé une fois et cela m'a donné encore plus faim.

A une époque où il ne fallait aucune autorisation pour travailler à la Bibliothèque, un monsieur entre, se met devant une table et s'adresse à un des employés :

— Monsieur, voulez-vous me donner un gros livre, s'il vous plaît ?

— Demandez un bulletin et indiquez le titre de l'ouvrage que vous désirez, répond l'employé.

— Je ne tiens pas au titre, mais à ce que le volume soit gros.

— Mais enfin, monsieur, pour quel genre de travail voulez-vous ce livre ?

— Pour m'asseoir dessus !

Petit vocabulaire drôlet.

Age. — Le secret des femmes.

Adam. — Mari heureux... pas de belle-mère.

Bouche. — Il n'y a plus que celle du canon qui compte.

Code. — Une canne pour les maladroits, un parapluie pour les habiles.

Pain. — Le mot de la faim.

Tribune. — Mât de perroquet.

Ducl. — Façon de se faire tuer, en homme qui sait vivre.

Illusions. — La vie en prospectus.

Femme. — Etre entier qui se dit votre moitié.

Caissier. — Homme volant.

Député. — Le résidu d'un vase d'élection.

Rhume. — Tempête sous-narine.

Yeux. — Pistolets de salon.

TOUTE PEINE MÉRITE SALAIRE



Le papa. — Ton monsieur Smith n'est parti qu'à deux heures ce matin ?

Juliette. — Oui, mais comme il est à la veille de faire la demande, je lui ferai payer les extras plus tard.

Une petite fille assiste, avec sa maman, à une grande solennité religieuse. Ce qui frappe l'attention de l'enfant, c'est le suisse avec son beau chapeau à cornes et son habit chamarré de passementerie dorée. Elle dit à sa mère :

— Maman, ce beau bonhomme, est-ce que c'est le polichinelle du bon Dieu ?

Un individu, accusé d'être l'auteur d'un vol des plus audacieux, est amené devant le tribunal.

— Accusé, lui dit le président, vous reconnaissez-vous coupable des faits contenus dans l'acte d'accusation ?

— Oh ! pour ça, non, mon président !

— Comment non ? Mais oubliez-vous que quatre personnes affirment vous avoir vu ?

— Parbleu, la belle affaire, quatre personnes ! je pourrais bien vous en citer plus de quatre millions qui ne m'ont pas vu !

Du Rappel :

Hier, au jardin d'Acclimatation, un monsieur complètement chauve s'était assis près d'une volière et dormait profondément.

Tout à coup, une chaleur insolite le pénètre ; sa tête bouillonne. Il se réveille en sursaut et voit, tout ébahi, un grand volatile effrayé qui détale au galop. Il reconnaît la grande autruche.

L'oiseau du désert avait pris le genou du dormeur pour un œuf, et s'était mis à le couvrir avec sollicitude.

Deux petites filles sortent de la distribution des prix.

L'une est chargée de livres, l'autre a les mains vides.

Arrivée à la porte de l'école, celle-ci, se tournant vers sa compagne, lui dit :

Prête-m'en un... pour dans la rue !

Le colonel Ramollot mérite d'être cité à l'ordre de l'armée pour ses hauts faits de sage économie.

En prenant possession de son commandement, il est obligé de recevoir son corps d'officier à dîner.

Après le dessert, en se levant de table :

— Messieurs, dit-il à ses convives, vous avez sans doute l'habitude de déguster un fin moka ?

— Certainement, mon colonel !

— Eh bien, nom d'un tonnerre ! je ne suis pas un tyran. Je ne vous retiens pas, mes enfants. Allez le prendre... au café du coin !

X... est surpris en flagrant délit de flirt par le papa de la demoiselle.

— Qui vous a autorisé, monsieur, à donner une mèche de cheveux à ma fille ?

— Mais... j'ai pris cela... sous mon bonnet.

CULTIVATEUR A PLAINDRE



Le père Mathurin.—Non, madame je n'avons pas de citrouille cette année.

L'étrangère.—L'année a été si mauvaise que cela.

Le père Mathurin.—Ce n'est pas pour cela ; c'est parceque j'en avons pas semée.

MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

V

(Suite.)

Ce fut d'abord le lycée où il avait passé tant de bons moments et où il avait presque achevé ses études car il devait entrer en philosophie l'année suivante ; le palais de Justice... l'incendie, son dévouement qui lui avait valu tant d'honneur ; puis cette femme sublime donnant sa vie pour sauver la sienne ; l'orphelin qu'il venait de quitter ; enfin la plaine et la rivière frappèrent ses yeux et il revit l'endroit où il avait jeté ses frusques ainsi qu'il appelait son costume de lycéen ; le pertuis où il s'était jeté à l'eau pour poursuivre l'assassin ; puis ses yeux remontèrent vers la gare où il crut voir encore la foule des amis agiter leurs mouchoirs. Mais le train express, filait, dévorait l'espace avec son allure de quinze lieues à l'heure et bientôt, une tranchée lui cacha la ville ; les rochers qui la formaient s'élevaient graduellement, jetant insensiblement l'ombre dans les wagons ; soudain, un sifflement strident et un bruit de tonnerre se firent entendre et le train s'engouffra dans le tunnel de Monte-Aigu. Alors, il sembla à Mystigo que quelque chose se brisât dans son existence, que cette joie petite ville de Vesoul, où il avait éprouvé successivement de si terribles et de si douces émotions, il ne devait plus la revoir et qu'il venait de dire un éternel adieu à l'orphelin. Le milieu aidant, il s'abandonna alors à de sombres rêveries, songeant à l'éphémère durée des joies et des gloires humaines, à la brièveté de la vie. Et dans cette terrible guerre qui se préparait, combien encore allait la perdre la vie, et pourtant, ajouta-t-il avec un amer sourire, pour beaucoup, le devoir est là, même, le seul bonheur ici bas, ainsi que nous le disaient les orateurs des prix, le vrai bonheur n'est que dans l'accomplissement du devoir, dans le sacrifice enfin ; je l'ai déjà éprouvé malgré mon jeune âge.

Le train, pareil à Phébé sortant gracieuse de derrière un nuage, déboucha joyeusement dans la plaine ensoleillée, et mit fin aux réflexions de Mouton.

Le temps était lourd, la chaleur torride, Mystigo s'endormit et ne se réveilla qu'à ce cri de l'employé :

—Belfort ! un quart d'heure d'arrêt, buffet ;

les voyageurs pour la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée changent de train.

C'était celle que devait reprendre Mystigo pour gagner Beaucourt, bourg situé à quelque distance de Belfort, et qu'habitaient ses parents.

Moins d'une heure après Mouton tombait dans les bras de sa famille, à bon droit toute fière de lui. Beaucoup d'amis l'attendaient là, entre autres le fermier et sa fille qu'il avait sauvée des cornes du taureau. En France, lors d'un départ ou d'une arrivée, tous ceux qui se connaissent intimement s'embrassent, hommes et femmes, et même les hommes entre eux. Mystigo embrassa donc le fermier et sa fille, non sans devenir cramoisi, ainsi que cette dernière. Les deux jeunes gens restèrent un instant interdits, puis relevant timidement les yeux l'un vers l'autre, ils éclatèrent de rire en même temps.

—Drôles d'amoureux ! dirent les gens présents, pourquoi rient-ils ?

C'est qu'une même pensée venait de les frapper : ils étaient, en effet, si jeunes, et étaient si étonnés de s'aimer à leur âge, qu'ils se sentaient presque ridicules, et ils ne purent s'empêcher de rire. Du reste, ils ne s'étaient jamais écrit, car les correspondances d'amour ne sont pas tolérées dans les collèges français, non plus que dans beaucoup d'autres contrées, d'ailleurs.

Au pays, un dernier triomphe attendait encore Mystigo. Le maire, M. Japy, avait obtenu, en sa faveur, du gouvernement, la médaille de sauvetage pour avoir sauvé sa fille, et elle lui fut remise le lendemain soir, à la mairie, par le maire lui-même, au milieu des acclamations de la

UNE BONNE PRÉCAUTION



Madame Cartonche.—Comme je sais que ce revolver est chargé, il vaut mieux lui mettre un bon bouchon. Comme cela ; il ne fera de mal à personne.

population et des sons joyeux de la fanfare de la localité.

Le départ des troupes, allant se poster sur nos frontières du Rhin, pour la terrible rencontre qui se préparait avec la Prusse, avait enflammé la jeunesse française, et surtout celle d'Alsace-Lorraine, provinces qui devaient être le premier théâtre de la campagne.

Plus de vingt trains passaient journellement à Belfort, chargés de troupes et de matériel de guerre, pour aller prendre leur place de bataille. Belfort elle-même, une des villes les plus fortifiées de la France, et qui commande la trouée entre les montagnes du Jura et celle des Vosges, se préparait à toute éventualité. On sait, en effet, que Belfort soutint un siège fameux contre les Prussiens et ne se rendit pas : c'est à cela qu'elle doit d'être la seule ville d'Alsace qui soit restée française avec son arrondissement, que Mouton et moi habitons.

Emportés par l'enthousiasme général, Mystigo et moi nous engageâmes pour la durée de la guerre ; Mouton voulut d'abord faire campagne dans les corps libres des francs-tireurs, mais apprenant que j'avais pris du service dans l'infanterie, il vint me trouver et me dit : " Mon ami, j'entre dans ton corps et je pars avec toi."

Tout d'abord cependant, l'administration du recrutement militaire fit quelques objections sur la petite taille de Mouton, qui n'atteignait même pas la stature réglementaire exigée pour le soldat français. Cette taille minimum est de quatre pieds et neuf pouces de France, tandis que Mystigo n'arrivait qu'à la hauteur de quatre pieds et huit pouces seulement. Néanmoins, à cause de sa réputation de bravoure, connue par tout le pays, l'autorité militaire passa outre. En conséquence Mystigo et l'auteur de ce récit partirent pour rejoindre le quatre-vingt-sixième régiment de ligne alors en garnison à Saint Malo, patrie de Jacques-Cartier. Ce départ s'opéra le jour même de la première bataille franco-prussienne, c'est-à-dire le quatre août.

Pendant ce temps, l'infâme Vimeux qui, ayant voulu tuer Mystigo avait assassiné une pauvre femme à sa place, passait aux assises au mois de septembre suivant, et malgré ses dix-sept ans, vu sa précoce dépravation, il était condamné à trois ans de détention aux jeunes détenus (école de réforme) et à quinze ans de travaux forcés. Le gredin méritait bien sa punition, mais ce terrible châtiement affecta douloureusement ses parents, qui étaient d'honnêtes gens ; malheureusement,

COMPLIMENT ÉQUIVOQUE



Lui.—Parole d'honneur, madame, votre physionomie a tellement changé que je ne vous aurais pas reconnue.

Elle.—Changé pour le mieux ou le pire ?

Lui.—Oh ! madame doit savoir qu'elle ne peut jamais changer que pour le mieux.

LES TOURMENTS INCONNUS DE L'AMOUR



(Scène du balcon dans Roméo et Juliette.)

Juliette.—Roméo, Roméo ! où est-tu, Roméo !
 Penoute, qui sert de marchepied.—Dépêche-toi, Roméo, l'amour se passe vite avec deux cent livres sur le dos.

ils avaient perdu involontairement leur fils, en ne le soumettant pas à un contrôle assez sévère et surtout en lui donnant trop d'argent pour ses menus plaisirs. C'est ainsi que leur malheureux fils avait été fatalement entraîné dans la mauvaise compagnie pendant ses vacances, et avait fini par perdre tout sens moral.

Le soir du départ de Mystigo, mademoiselle Julienne Japy et sa mère, assises dans leur boudoir, lisaient les journaux, quand tout à coup mademoiselle Julienne jeta un cri de surprise.

—Oh ! maman, écoute donc cela, dit-elle, et elle lut l'entrefilet suivant : "Mr. Pinot, horloger à Vesoul, offre aux amateurs un magnifique chronomètre or, montée sur seize diamants, avec chaîne idem, de vingt-quatre carats, ornée d'un brillant, avec trois autres pierres précieuses de la plus belle eau. Ce chef-d'œuvre d'horlogerie, don d'une famille riche à un jeune homme pauvre, est en vente pour sa valeur intrinsèque de vingt-deux mille francs."

—Le misérable ! exclama madame Japy.

—De grâce, maman, ne t'empresse pas de le blâmer, observa la jeune fille, car voici son excuse, et elle continua de lire cette notice en vedette :

N. B.—Monsieur Jules César Mouton, dont le nom est populaire parmi nous, et dans le pays de Belfort, s'est défait de ce bijou incomparable auquel il tenait beaucoup, pour doter un orphelin dont la mère est morte victime de son dévouement pour lui.

MARCHÉ EN BONNE VOIE



—Quand à la tuer, ne faut pas y penser.
 —Comme de raison, mais on peut la noyer.

—Noble jeune homme ! rectifia alors madame Japy en essayant une pleur. Vite, Julienne, il faut télégraphier à l'horloger que nous rachetons la montre au prix de vingt-trois mille francs, dans le cas où un amateur nous aurait devancé pour le prix offert.

La fille de madame Eugénie Japy rédigea un télégramme et sonna. Un valet de pied se présenta.

—Ceci au télégraphe, dit-elle. Le domestique s'inclina et sortit.

—C'est égal, dit mademoiselle Julienne, cet horloger est quelque peu juif, comme l'on dit ; il n'a pas été sans constater lui-même, et sans être informé par les tarifs d'horlogerie du Palais-Royal, où nous avons acheté la montre, et que tout horloger important possède, que cette montre est cotée vingt mille francs.

—C'est vrai, répondit la mère, mais tu comprends qu'il ne voulait pas négocier cette affaire sans en retirer une bonne aubaine.

C'est Mystigo lui-même qui a-

vait rédigé le post-scriptum de l'annonce, et c'est sur l'effet de ce nota bene que le malin Mystigo avait compté. Il savait bien que cette annonce serait lue par la famille Japy, et qu'elle ne voudrait pas que le chef-d'œuvre chronométrique tombât en des mains étrangères : mais ce qu'il ignorait, c'est que ses dames rachèteraient la montre pour la lui rendre. Vingt-quatre heures après, en effet, la montre arrivait et les dames Japy la reportait à la famille Mouton, en la félicitant de nouveau sur le noble caractère de leur fils, et en leur disant que cette montre devait rester en leur possession, au cas où leur enfant ne reviendrait pas.

—Nous devons, ajoutèrent-elles, vous dire que ce qui nous a tout particulièrement touchées dans cette noble transaction de votre digne fils, c'est qu'il a eu la délicatesse de détacher de la chaîne le médaillon où était gravé la dédicace de la montre donnée par Julienne.

Le médaillon, effectivement, ne se trouvait plus après la chaîne, et Mystigo l'avait emporté avec lui comme souvenir.

Pendant ce temps la vapeur emportait notre jeune héros à une distance de cent soixante lieues de Belfort.

Du jour où Mystigo avait regagné ses pénates jusqu'à celui où il prit le train pour voler à la défense de la patrie, il n'avait cessé de bûcher la topographie des bords du Rhin, et la carte de France des frontières d'Allemagne à Paris.

La gymnastique venait de jouer son rôle, la géographie allait jouer le sien.

ANTIDE.

(A suivre).

L'IMPARTIALITÉ MÊME

L'intrus.—J'ai été obligé d'attendre longtemps avant de pouvoir vous parler.

Le banquier.—Alors je vais égaliser les choses en vous congédiant de suite.

AFFAIRE DE TOUS LES JOURS

La dame.—Voulez-vous me laisser voir vos brosses à dents ?

Le commis.—Voilà, madame.

La dame, (après en avoir examiné une certaine).—Combien celle-ci ?

Le commis.—Cinquante sous ; dois-je vous l'envoyer porter ?

La dame.—Non ; je voulais simplement voir si j'ai payé trop cher celle que je viens d'acheter du magasin d'en face.

PRESQUE DE L'ENDROIT

Le juge.—Êtes-vous natif de cette ville ?

Le témoin.—Presque, Votre Honneur.

Le juge.—Je veux dire, êtes-vous né dans cette ville ?

Le témoin.—Non, je ne suis pas né ici ; mais je suis presque natif.

Le juge.—Alors vous étiez tout jeune lorsque vous êtes venu ici ?

Le témoin.—Non, il n'y a que six ans.

Le juge.—Expliquez-vous ?

Le témoin.—Quand je suis arrivé ici il y a six ans, je ne pesais que cent trente livres ; aujourd'hui, je pèse deux cents douze. Or vous voyez qu'une bonne partie de moi appartient à cette ville.

LA BELLE ET LA BÊTE



Animal qui a fait bien des envies à l'Exposition.

LOUIS CYR

La présentation officielle, de la médaille, offerte par les citoyens de Montréal à M. Louis Cyr, aura lieu lundi prochain au Parc Royal. Cette intéressante cérémonie à laquelle son invité son Honneur le Maire de Montréal, l'honorable James McShane et le conseil de ville, aura lieu à 8 hrs p.m. Nous espérons que tous se feront un devoir de se rendre ce soir-là au Parc Royal.

M. Louis Cyr est reconnu comme le champion des hommes forts ; il n'a pas encore rencontré de rival digne de lui et sa réputation comme athlète est sans tache.

Immédiatement après la présentation de la médaille, M. Louis Cyr donnera une exhibition de sa force extraordinaire, en soulevant des poids énormes.

C'est peut-être la dernière fois cette année que nous aurons l'occasion de voir M. Cyr déployer sa force herculéenne, vu qu'il doit s'embarquer sous peu de jours pour l'Europe. Dimanche prochain, il y aura une nouvelle ascension en ballon par Mr Stanley Spencer, la dernière de la saison, et des représentations par des acteurs de première force, spécialement engagés pour ce jour-là.

THÉÂTRE ROYAL

"THE RAMBLER FROM CLARE"

Cette pièce comme les "True Irish Hearts" "Cruiskeen Lawe" "Dear Irish boy" dus à M. Dan McCarthy, a obtenu une faveur marquée parmi les habitués du Théâtre-Royal. Cette dernière composition théâtrale, le "Rambler from Clare" offre tout l'intérêt d'une peinture vraie des mœurs en Irlande. L'auteur a visé au réalisme et il l'a atteint.

Les tableaux sont frappants d'exactitude et la mise en scène donne beaucoup de relief à l'intrigue. La danse et le chant sont caractéristiques et méritent de grands éloges.

La pièce abonde en ces sentiments patriotiques qu'on trouve dans tout cœur irlandais et elle prend une place préminente dans les pièces de ce genre.

Dan McCarthy possède toujours sa voix souple, flexible et d'excellent registre. Il joue le rôle de Tony Sullivan avec un art consommé. Il est vaillamment appuyé par une pléiade de bons artistes parmi lesquels on peut signaler MM. James Faugan, Nagle Barry, Phil McCarthy, Chas Saunders, P Touhey, Ed Hume, J McSweeney, John Robson; Mlles Kittie Robertt, Lillie Burdell, Iva Donnette, Jennie Courtis, Mabel Saunders, Lou Ripley.

QUEEN'S THEATRE

"LADY LIL."

Grand drame militaire

Dans "Lady Lil" M. Lawrence Marston a donné un drame d'une vigueur extraordinaire.

L'œuvre est forte et hardiment conçue. La guerre austro-prussienne de 1866 en fournit le thème. Une écuyère de cirque "Lady Lil" figure comme premier rôle dans ce carnaval sanglant. Trahie, elle se fait vengeresse et le pacte qu'elle signe avec un colonel autrichien qui l'aime, a le dénouement de la mort. Elle se tue de désespoir lorsque tout lui échappe et pour éviter le déshonneur d'être stigmatisée du sceau du crime.

Voilà un rôle qui siérait merveilleusement à Sarah Bernhardt.

SUJET DE REPROCHES



La maman. — Dis tes grâces.

Lolotte. — Non, maman, je ne les dirai pas.

La maman. — Tu n'as pas honte! Pas vouloir remercier le bon Dieu, surtout pour un si bon pudding.

Lolotte. — Je le remercierais bien; mais je n'ai pas pu tout manger.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE



Elle. — Tu sais, papa, c'est le bazar la semaine prochaine. J'ai songé à te demander quelque chose. Le papa lui donnant un chèque. — Voici, mon enfant, je suis toujours large pour les œuvres de charité. Que vas-tu acheter?

Elle. — Je crois que je vais m'acheter une robe.

C'est Mlle Lilian Davis qui s'en charge. Jusqu'à quel point elle sait trouver les accents de la passion à son paroxysme et de la grande douleur, les connaisseurs ont pu en juger, au Queen's Théâtre.

La troupe qui accompagne Mlle Lillian Lewis se compose d'interprètes qui jouent avec talent.

La salle au Queen's était comble et l'auditoire a applaudi à outrance MM. Gustavus Levick, W A. Whitecar, le premier dans le rôle de Séverin de Rohan, le second dans le rôle de Vaclav Hassan. Les autres acteurs méritent aussi de sincères félicitations; et nous citerons, entre autres, MM. M. E Hersey, "Joseph Bresmo," général; Walter Eytinge, "Signor Luigi," dompteur de lions; Paton Gibbs, "Mons. Veloq," détective, etc., et Mlles Laura Almosnino, Joséphine Eystinge, Barry et Sprague.

La mise en scène est simplement superbe et les décors d'une grande richesse.

Le tableau du champ de bataille, où morts et mourants apparaissent après un combat acharné, est saisissant au suprême degré.

Le Queen's fera des splendides recettes avec une pièce aussi étonnante, interprétée par de tels artistes.

PINCEE DE CONSEILS

Fromage de pommes de terre. — En Thuringe, et dans une partie de la Saxe, on fabrique des fromages de pommes de terre, qui sont d'autant plus recherchés qu'ils ont l'avantage de se conserver frais pendant plusieurs années s'ils sont enfermés dans des vases bien clos et bien secs.

Voici, d'après la Science pour Tous, la manière de les préparer:

On choisit des pommes de terre de bonne qualité, surtout les grosses blanches; on les fait bouillir dans un chaudron, puis on les laisse refroidir; on les pile ensuite pour les réduire en une pulpe bien égale et bien homogène, dans un mortier ou avec une râpe. Après après avoir ajouté 1 chop de lait aigri pour 5 lbs de cette pulpe, on pétrit le tout et on laisse reposer le mélange en le tenant couvert pendant quatre ou cinq jours. On pétrit de nouveau, et l'on place les fromages dans de petites corbeilles qui laissent échapper l'humidité superflue. Enfin, on les fait sécher à l'ombre, et on les dispose par lits dans de grands pots ou dans des tonneaux, où ils séjournent au moins quinze jours. Ils sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus vieux. — *Moniteur industriel.*

UNE DIFFÉRENCE



Madame Panard. — Parcequ'il fait un peu humide ce matin, tu ne viens pas à la messe, quand tu t'es rendu au théâtre hier soir à la pluie battante.

Monsieur. — Si je n'étais pas allé au théâtre, hier soir, je perdais mes quatre piastres de billets; tandis qu'en n'allant pas à l'église, j'économise trente sous.

PHYSIOLOGIE DU POKER



I

La véritable expression du monsieur qui tire straight-flush



II

La véritable expression du monsieur qui parie sur une séquence manquée.



III

Le joueur qui ne manque jamais d'annoncer qu'il ne joue que pour s'amuser.



IV

Le joueur qui ne connaît pas le jeu.



V

L'expression du monsieur qui ne joue que pour s'amuser lorsque ses pertes ont atteint la somme de quarante cinq sous.



VI

Le monsieur qui se rappelle soudain qu'il a promis à sa femme de rentrer à 11 heures.



VII

Le monsieur qui demande encore un tour à cinq heures du matin.

UNE CRUAUTÉ



I

Jambe de bois. — Voici l'endroit tout indiqué pour un petit somme.



II

Le sommeil du juste.



III

Le bucheron. — Voilà justement le manche qu'il me faut.



IV

— Superbe !

LA PLUS BELLE DES TROIS

La nouvelle suivante appartient à l'œuvre humoristique de Jókay Mór (Maurice Jókay) le romancier le plus populaire de la Hongrie, que nous voudrions faire connaître par des morceaux plus longs, si nous avions la place nécessaire.

Il y a bien soixante ans environ, mourut dans la haute Hongrie un vieil original de juge, qui avait trouvé un moyen assez singulier de faire parler de lui longtemps après sa mort.

Il avait trois nièces : Hermine, Joséphine et Agnès, qui, de son vivant, étaient toutes les trois renommées pour leur splendide beauté. Chacune d'elles venait souvent voir l'oncle, et terminait invariablement sa visite par cette question :

N'est-ce pas, mon cher oncle, que si jamais vous mourrez, c'est à moi que vous laisserez votre maison à plusieurs étages ?

— Certainement, ma fillette, tu peux compter, répondait non moins invariablement le bonhomme à celle des trois qui lui parlait, et il riait sous cape à ces questions répétées, qui n'avaient pas le don de le fâcher, malgré leur caractère égoïste. On aurait même juré que l'idée de la mort lui souriait presque, tellement qu'il était content de faire une bonne plaisanterie dont il comptait sans doute bien rire encore dans l'autre monde.

Lorsqu'on ouvrit son testament, on y trouva un article ainsi conçu : " Je laisse ma maison à deux étages à la plus belle de mes nièces. "

Allez donc exécuter testamentairement en présence d'une clause pareille !

Le jugement de Paris occasionna, comme chacun sait, une guerre de dix ans, et, cependant, il ne s'agissait que d'une pomme que s'étaient disputées trois déesses : que serait-il donc arrivé s'il s'étaient agi d'une maison à deux étages.

Il faut avouer qu'ici la question de droit était aussi épineuse que nouvelle :

— Quelle était la plus belle de ces trois demoiselles.

Faire la preuve par témoin, il n'y fallait pas songer : chacune des trois prétendantes eût pu produire des centaines d'adorateurs, de poursuivants, de soupireurs et autres ornements des villes de garnison.

Tout le monde connaissait la taille svelte d'Hermine, ses magnifiques nattes noires, comme l'aile du corbeau, ses yeux resplendissants. Tout le monde connaissait aussi le frais visage de Joséphine, les boucles soyeuses de ses beaux cheveux blonds, et ses mains mignonnes. Tout le monde connaissait encore l'opulente forêt de cheveux châtain d'Agnès, les fossettes de ses joues, les deux rangées de perles qui garnissaient sa bouche et, par-dessus tout, son sourire enchanteur.

Mais de là à donner la palme à l'une d'elles, il y avait un abîme ; elles étaient si belles toutes les trois ! Il ne restait donc qu'à confier aux avocats le soin de batailler pour démontrer quelle était la plus belle.

Cette nouvelle guerre de Troie commença donc avec de l'ancre et du papier timbré. Mais quelle preuve devaient fournir les concurrentes ? Sur quels arguments pouvait se baser l'avocat ? La



V

Un réveil pénible.

preuve directe était impossible, il fallait tourner la question ; il ne s'agissait pas pour lui de prouver que sa cliente était la plus belle, mais bien que les deux autres étaient plus laides qu'elle.

Ah ! le charmant et délicieux procès ! Comme les artifices de toilette les plus innocents ou les plus mystérieux venaient s'étaler au grand jour.

L'avocat d'Hermine commença par insinuer que Joséphine se mettait du rouge sur la figure : l'accusateur fut confondu ; car l'expertise ordonnée par le juge démontra que Joséphine avait le visage naturellement rosé et que son teint n'empruntait rien aux fards.

Oh ! alors on ne se ménagea plus, et les ripostes ne se firent pas attendre. Hermine fut accusée d'avoir la taille mal faite et de porter un corset pour la redresser : le corset fut reconnu superflu. Puis vint le tour d'Agnès, véhémentement soupçonnée de boiter du pied droit, ce qui l'obligeait de porter une talonnette dans son soulier ; on alla même jusqu'à prétendre que les cheveux ne lui appartenaient pas entièrement. Que n'imaginait-on pas ?

Tout cela laissait perdre beaucoup de temps ; mais les artifices des avocats venaient encore prolonger la situation. Au moment où l'on allait statuer sur une question importante l'avocat de Joséphine demandait une remise, sa cliente étant atteinte d'une fluxion à la joue, qui l'empêchait presque d'ouvrir la bouche. Une autre fois, la remise était sollicitée par l'avocat d'Hermine qu'un rhume de cerveau privait de l'usage de la parole.

Après les attaques physiques, vinrent les attaques morales contre les trois beautés. L'une était sarcastique, l'autre ingrate la troisième mal élevée ; celle-ci, entêtée ; celle-là, vaniteuse ; et une femme peut-elle être jolie, lorsque sa beauté est atténuée par la morgue ou par un mauvais caractère ?

Puis, vint le défilé des témoins : Sarah, Catherine, Annette, Julie, Claire, et encore beaucoup d'autres servantes, cuisinières ou femmes de chambre renvoyées ; vinrent démontrer que les adversaires étaient affreuses, pendant dix heures de la journée ; qu'elles passaient leur temps, chez elles, à tracasser les pauvres domestiques, et celui

qui les regarderait à ce moment serait saisi d'horreur. D'autre part, Elisabeth et Nathalie, citées à décharge par l'une ou l'autre des plaideuses, affirmèrent sous serment que celle en faveur de laquelle elles témoignaient était toujours, même chez elle, la plus adorable des beautés.

Le procès continua de la sorte pendant six ans, sans avancer de l'épaisseur d'un cheveu, tant que par-ci par-là une dent tombée dans le plateau de la balance du juge le faisait pencher un peu plus. Enfin, le juge démontra lui-même aux parties adverses qu'il vaudrait mieux pour elles, vivre désormais en paix en concluant un bon arrangement.

Pensée excellente, à coup sûr ?

Il est facile de conseiller aux Anglais de vivre en bonne amitié avec les Hindous. Il est encore facile de conseiller au prince de Montenegro de reconnaître le sultan comme son zuzerain. Il serait, au besoin, facile de conseiller aux rédacteurs de trois grands journaux de mode de faire l'une des feuilles meilleure que les deux autres.

Mais conseiller à deux demoiselles sur trois de reconnaître que la troisième est plus belle qu'elles d'eux ! Pour espérer arriver à un pareil résultat, il faut être doué d'une présomption à toute épreuve. Dans l'espèce, tous les conseils furent inutiles : les trois dames continuèrent la guerre commencée, et cela d'une façon d'autant plus acerbe qu'il devenait chaque jour plus facile de prouver le *contre* et plus difficile de prouver le *pour*.

Naturellement, cette disproportion ne fit qu'augmenter toutes les années. Le procès dura vingt-huit ans, la question de savoir quelle était la plus belle, restant toujours pendante : la preuve devenait de plus en plus difficile.

Pendant ce temps, personne ne s'était occupé de soigner la maison, objet du litige ; personne n'avait pris garde aux intérêts qui y étaient attachés, et les revenus annuels passaient en frais de procédure. Un beau jour, les créanciers, fatigués de voir leur capital se grossir des intérêts accumulés, obtinrent la vente, par licitation, de la maison ; le prix qu'on en obtint suffit à peine à les désintéresser. Et de ce fameux procès, il ne reste rien en litige, que l'éternelle question de savoir quelle était la plus belle des trois concurrentes.

Cependant, nos trois demoiselles arrivaient à friser la cinquantaine, si même l'une ou l'autre ne l'avait pas encore atteinte : le temps et les soucis continus avaient singulièrement nui à leur beauté. Elles étaient encore demoiselle, habitaient toujours la même maison, et, à chaque heure du jour, on pouvait, de la rue, les entendre crier et se quereller entre elles.

Lorsque la licitation de la maison fut terminée, toutes trois allèrent trouver le juge, pour lui demander ce qu'il pensait du procès, et s'il ne fallait pas le reprendre au rôle.

— Certainement, dit cet homme intègre, il faut reprendre le procès : seulement, la question fondamentale devra être modifiée, et l'on aura maintenant à se demander : " Quelle est la plus laide des trois ? "

Autant que j'ai pu savoir, le procès ne fut jamais remis au rôle.

JÓKAY MÓR (MAURICE JÓKAY.)

COCO



Il était sept heures du soir, la nuit tombait, et, depuis la pointe du jour, mon ami Escarbagnas et moi, nous chassions.

D'abord, nous avons battu les guérets et les chaumes ; ensuite, après la rosée, nous avons arpenté les luzernes et les trèfles ; plus tard, nous étions entrés sous bois, et pourtant, à cette heure tardive, nos carniers ballo-

taient, encore vides et flasques sur nos échinés fatigués.

Le gibier, certes, ne manquait point en cette propriété scrupuleusement gardée. Pendant toute la journée, nous avons entendu crépiter la fusillade des chasseurs plus heureux, et, à chaque instant arrivaient jusqu'à nous des voix qui criaient : "Apporte, Fox !—Ici, Black !—Phanor, Mirza, Miss, apporte ! apporte ! apporte !"

C'était à n'y rien comprendre, et il fallait que la noire déesse de la guigne se fût attachée à nos pas, en cette journée d'ouverture, où sous un radieux soleil d'août, les pampres jaunis des vignobles, les cimes déjà rougissantes des futaies et les meules d'épis mûrs flamboyaient dans une apothéose de lumière.

Nos chiens allaient, venaient, quêttaient, cherchaient, souflaient et s'essoufflaient, sans découragement, sans lassitude ; et rien, toujours rien que des faucons tournoyant à perdre de vue dans le ciel bleu, et des bandes de corbeaux mouchant de points sombres la terre brune des labours.

Nous rentrions désolés au château, songeant aux quolibets et aux rires qui nous attendaient au retour. Jenny surtout, ma petite cousine Jenny, nous faisait peur, et nous redoutions aussi d'affronter les railleries du docteur, cet éternel moqueur.

Escarbagnas pensait au suicide ; moi, je dévorais ma honte en sifflant, sans conviction, des airs de chasse. Et nous marchions tristement sur la route toute blanche, que moirait fantastiquement l'ombre allongée des arbres, tandis qu'autour de nous la campagne s'étendait, baignée dans une troublante et indécise clarté, que rompait, brusquement à l'horizon, la sombre profondeur des futaies.

Tout à coup, le son d'une cloche arriva jusqu'à nous.

"Entends-tu, Hector ? fit Escarbagnas.

—La cloche du dîner ! nous sommes en retard.

—Tant mieux, nous rentrerons sans être aperçus.

—Oui, mais tôt ou tard, il faudra toujours nous montrer et alors...

—On se fichera de nous.

—Tu l'as dit, mon brave Marseillais.

—J'ai une idée ! Si nous n'entrons pas du tout ?

—Jamais ?

—Si, mais plus tard, quand tout le monde sera couché.

—C'est que... je meurs de faim.

—Eh bien ! mangeons.

—C'est bon à dire.

—Ne t'inquiète pas ; j'ai tout ce qu'il faut sur moi.

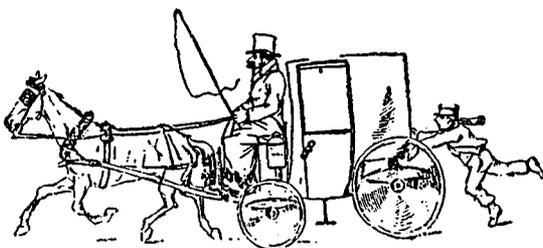
Escarbagnas s'installa sur l'accotement de la route, et tira successivement de sa carnassière du pain, du fromage, des pommes et une bouteille de vin.

Maintenant, tous deux assis sous un rayon de lune qui nous éclairait, nous devisions gaiement, car nous avons trouvé le moyen d'éviter au retour les plaisanteries de ma petite cousine et les sarcasmes du vieux docteur : il s'agissait tout bonnement de passer Denis, le garde, et d'y remplir nos carnassières.

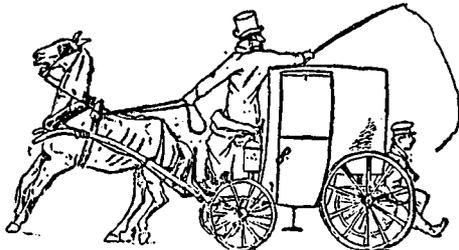
La honte intime nous restait, il est vrai ; nous la buvions amèrement, mais qu'était-ce que cela auprès de l'entrée triomphale que nous allions faire au château ?

Le pain d'Escarbagnas était dur comme un roc, par suite du bain de soleil que toute la journée il avait pris dans le carnier de mon ami ; le fromage, par son odeur, aurait fait fuir tout le

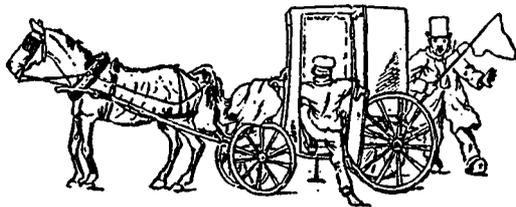
UN PETIT TOUR DE TOUS LES JOURS



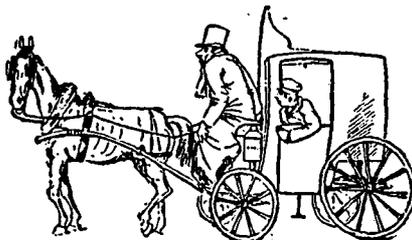
I
Le gamin qui s'installe.



II
Découvert.



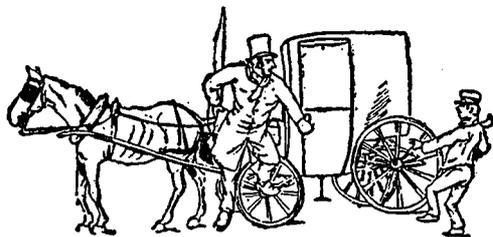
III
Mais recaché à temps.



IV

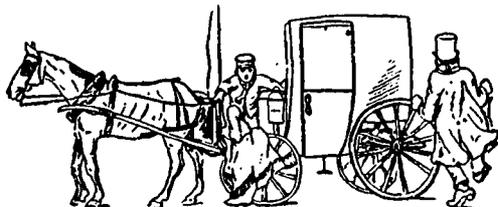
(Au bout d'une demi-heure.)

Le gamin.—Tonnerre de... ! Cocher ! quand saurez-vous donc vous arrêter ?



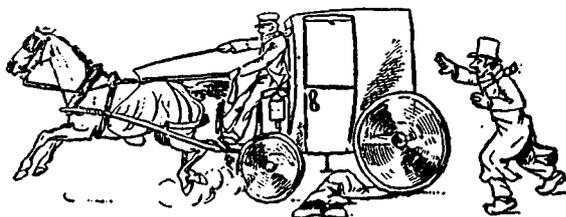
V

Le cocher.—Le pol.....!!!



VI

—Si je t'attrape !



VII

Partie perdue.

gibier du canton ; quant aux pommes, pendant dix heures incessamment heurtées, elles présentaient des surfaces molles et jaunes, dans lesquelles, Escarbagnas et moi, nous trempions mélancoliquement des mouillettes.

"Buvons, maintenant !" fit mon ami en me présentant la bouteille.

Mais, soudainement, son bras s'arrêta, immobile, comme pétrifié, et, tout bas, sans bouger, d'une voix tremblante et émue qui, comme un souffle arriva à mon oreille, Escarbagnas murmura :

"Là!... tout près!... en face de nous!... regarde!... un lièvre!!"

A cinq ou six pas, dans une luzerne fraîchement coupée, en pleine lumière, un lièvre était assis, se grattant le museau avec ses pattes de devant, tandis que ses formidables oreilles se dressaient.

Il paraissait tout noir et son ombre projetée sur le sol, s'allongeait, gigantesque !

"Il est énorme ! monstrueux ! souffla Escarbagnas

—Pnéoménal !" répliquai-je, sur le même ton, en saisissant d'une main tremblante mon fusil appuyé sur un arbre voisin.

Mon ami s'était déjà emparé du sien, placé à terre, à côté de lui.

Au bruit de l'acier qui craquait, l'animal dressa les oreilles, puis aussitôt rassuré par notre immobilité reprise, il continua sa toilette.

"En joue ! commanda Escarbagnas, et attends pour tirer le commandement de feu !"

Avec une extrême précaution, nous relevâmes nos armes, et, lorsque les deux canons furent parallèlement allongés dans la direction du civet futur

"Feu !" ordonna Escarbagnas.

Deux détonations formidables réveillèrent la campagne endormie et nos chiens, subitement arrachés au sommeil, s'élançèrent en aboyant furieusement à la poursuite du lièvre qui fuyait.

"Maladroit ! tu l'as manqué ! s'écria rageusement mon compagnon de chasse.

—Il me semble que toi aussi.

—Oh ? moi, j'ai tiré en l'air.

—Vraiment, et pourquoi ?

—Je voulais te laisser l'honneur de ce meurtre.

—En ce cas-là tu aurais pu ne pas tirer.

—Je n'aime pas rentrer avec mon arme chargée.

—Tu as toujours réponse à tout... Allons chez Denis.

—Allons chez Denis."

En nous rendant chez le garde, sûr maintenant de ne pas rentrer bredouille, j'avais repris toute ma bonne humeur et je forgeais dans mon esprit des histoires de chasse abracadabrantes que je racontais à mon ami.

Escarbagnas m'écoutait avec le plus grand sang-froid et, après chacune d'elles, il me répondait :

"C'est extraordinaire, je ne dis pas non, ce que tu me contes là, mais j'ai vu plus fort que ça."

Alors, ma fantaisie ne connut plus de bornes ! Je lui contai une certaine chasse à l'ours dans laquelle l'animal sauvage avait férocelement avalé une meute entière et les chasseurs avec ; je créai, pour le besoin de mes contes, des lions ailés, des lièvres cornus, des éléphants microscopiques et des alouettes plus grosses que des vautours ; puis je narrai l'histoire de ce loup blanc fantastique, que, de génération en génération, depuis des siècles, on chasse dans les forêts des Vosges, sans pouvoir l'atteindre jamais.

Escarbagnas écoutait, intéressé, mais toujours il me répondait :

"C'est extraordinaire, mais j'ai vu plus fort que tout ça !

—Alors tu gobes mon lièvre cornu ? lui demandai-je stupéfait.

—Je le gobe.

—Mes lions ailés ?

—Mais... oui.

—Mes alouettes géantes et mon loup éternel ?

—Pourquoi pas ? mon ami, tout est possible après ce que j'ai vu et entendu !

—Raconte, alors, raconte, mon ami.

—Pour ça, non ! tu ne me croirais pas.

—Tu m'as bien cru, toi.

—Oh ! moi, c'est autre chose, je n'ai pas le droit d'être incrédule.

—Dis toujours.

—Moi, commença gravement Escarbagnas, j'ai vu une bête qui parlait.

—Un chien ?

LES COTÉS INSONDABLES

—Non.
—Un âne, comme celui de Balaam ?
—Pas plus.
—Un cheval.
—Rien de tout cela ; un perroquet.
—Un perroquet ? la belle affaire ! Ils parlent tous, les perroquets : "Portez armes !... présentez armes !... ra ta plan ! plan ! plan ! plan !" Celui de ma concierge dit même des choses que je ne puis te répéter.

—Fort bien, mais l'oiseau de ton honorable concierge lance des mots appris, sans se rendre aucun compte de ce qu'ils signifient ; mon perroquet à moi exprimait sa propre pensée et elle était souvent profonde et réfléchie la pensée de mon pauvre Coco !"

Et après un silence que ne rompit, en cette nuit sereine, que le bruit de nos souliers ferrés martelant le sol pierreux de la route, Escarbagnas murmura d'une voix émue :

"Coco ! pauvre Coco !"

Je regardai mon ami, et, sur son visage qu'éclairait un rayon de lune, je lus une expression de tristesse poignante et, dans ses yeux, j'aperçus deux larmes qui perlaient, prêtes à s'échapper.

"Elle est triste ton histoire ? demandai-je à Escarbagnas.

—Pour moi, oui, toi... tu riras.

—J'aime mieux ça !

—Et tu ne me croiras pas. Heureusement, pour te convaincre, j'ai un témoin. Denis, le garde chez lequel nous nous rendons, t'affirmera que je t'ai dit la vérité.

—Et rien que la vérité, comme au Palais ?

—Tu vois bien, tu plaisantes.

—Non, parle, je serai sage.

—Coco, commença Escarbagnas, appartenait au père Denis, qui, à cette époque (je parle de deux ans), tenait une sorte de cabaret où, dans la journée, à l'heure de la sieste, les paysans et les ouvriers des fabriques voisines se rendaient.

"Coco était un magnifique animal aux ailes d'émeraude frangées de longues plumes bleues. Sa tête toute rouge était surmontée d'une sorte d'aigrette et ses yeux dont la prunelle, par instants, se dilatait, s'illuminaient de leurs phosphorescentes.

"Libre dans le cabaret, gravement il marchait avec un balancement de matelots ; quelquefois, des heures entières, plongé sans doute dans la contemplation d'un monde extérieur, il demeurait immobile au sommet de l'immense horloge de bois dont il semblait le couronnement sculpté, et, de là, il contemplait d'un œil moqueur les consommateurs attablés, dédaignant leurs futiles propos et ne se mêlant à la conversation que lorsqu'il avait quelque chose d'utile à dire, ou un bon conseil à donner."

Je ne perdais pas de vue Escarbagnas qui contait gravement, avec une mélancolie profonde dans la voix. Il ne me semblait pas possible que l'on pût se moquer du monde avec ces intonations douces et cet accent de vérité. Il parlait de l'oiseau comme il l'eût fait d'un ami absent, d'un parent perdu et regretté, doucement, simplement, presque pieusement.

"C'est un sage, ton perroquet ? interrompis-je.

—Dis plutôt : c'était un sage ! car il n'est plus, le pauvre Coco, il est mort !" répondit tristement Escarbagnas, et il continua :

"Coco ne savait pas écrire, sa conformation physique lui interdisait cette branche d'instruction mais il savait lire parfaitement.

—Ah bah !

—Oui, il savait lire. Denis lui présentait un journal déployé et aussitôt l'oiseau en commençait la lecture, éclatant de rire aux "faits divers" drôles et aux "mots de la fin" spirituels, mais lorsque le hasard le menait sur le récit d'un horrible assassinat ou de tout autre crime épouvantable, Coco avait comme des sanglots dans la voix et communiquait son émotion à tous ceux qui écoutaient sa lecture."

Ici je saisis Escarbagnas par le bras et je le regardai bien en face.

—Marius ! mon bon, m'écriai-je, te me fais poser, mon ami."

Mais lui, très doucement, me répondit :

—Je te donne ma parole d'honneur que je te dis la vérité.

—Continue alors, fis-je résigné.

—Lorsque Coco s'apercevait que quelqu'un dans la société commençait à se griser, il l'interpellait aussitôt : "Jean, je te conseille de ne plus boire, tu commences à te pocharder, mon ami, et ta femme ne sera pas contente !"

"Toutefois, dans l'intérêt de son maître, Coco poussait à la consommation : "Allons ! allons ! criait-il, encore une bouteille," et il ajoutait sentencieusement, en latin : "*Bonum vinum latificat cor hominum !*"

"Ajoute que, quand son maître voulait lui faire dire l'heure qu'il était, il lui suffisait d'accrocher sa montre au cerceau suspendu sur lequel Coco perchait ordinairement, Coco disait aussitôt l'heure et la minute."

J'avais des envies folles d'étrangler Escarbagnas, néanmoins je le laissai continuer.

"A cette époque, reprit mon ami, j'allais souvent, le matin chercher Denis et nous avions coutume de rentrer chez lui pour déjeuner. Ces jours-là, lorsque nous étions en retard, à midi précis, j'entendais la voix de Coco qui nous criait, je ne sais d'où, de la cime de quelque arbre probablement : "Messieurs à la soupe ! à la soupe ! et nous rentrions docilement à cet appel."

La voix d'Escarbagnas était maintenant saccadée comme si ses paroles eussent eu du mal à sortir de son gosier. A mesure qu'il avançait dans son récit, son émotion grandissait et son accent devenait si attendri, que vraiment, moi aussi, malgré les burlesques choses qu'il me contait, je me sentais remué, ne sachant pas quelle contenance garder devant cet impitoyable farceur qui, bien sûr, se moquait de moi.

"Un jour, continua mon ami, un dimanche matin,—oh ! de ce dimanche-là je me souviendrai éternellement,—il faisait un beau et clair soleil d'hiver, presque chaud, quoique nous fussions en décembre. Autour des arbres dépouillés, comme une buée lumineuse flottait. Les feuilles sèches crépitaient sous nos pieds, et, tout au loin, les cloches des villages tintaient des choses tristes que le vent nous apportait. Cependant Denis et moi nous rentrions joyeux, deux lièvres et cinq perdrix palpaient dans nos carnassières, et nous venions de voir, dans un bouquet de bois, tout près de la maison, s'abattre une bécasse, la première de l'année.

"Attendez, monsieur Marius, me dit le garde, je vais faire le tour du bois pour vous rabattre la demoiselle, elle vous passera sur la tête, surtout ne la manquez pas, si vous ratez la première, vous n'en tirerez pas une autre de la saison.

"Denis parut et quelques instants après il me cria :

"A vous ! monsieur Marius, à vous !"

"A la cime des arbres, au-dessus d'un grand chêne qui avait conservé sa chevelure jaunie et dont les feuilles, semblables aux sequins d'or d'un collier oriental, s'agitaient au soleil, un oiseau passait à tire-d'aile.

"J'ajustai à la hâte, presque sans viser, et la pauvre bête tomba lourdement dans un enchevêtrement de bruyères et d'ajoncs.

—Touché ! mort !" criai-je à Denis qui accourait.

"Nos chiens, braques à poil ras, ne se souciaient pas d'entrer dans cet océan d'épines. Le garde et moi nous y pénétrâmes et, au bout de quelques instants de recherches, j'aperçus quelque chose qui remuait.

"Je me baissai pour ramasser ma victime, mais, soudainement, je m'arrêtai terrifié.

"Une voix bien connue, une voix lamentable, une voix de polichinelle agonisant disait :

"Ah ! cette fois-ci, ça y est !!!

—Coco, pauvre Coco ! m'écriai-je en m'arrachant les cheveux, c'est moi, c'est moi qui l'ai tué !"

"Denis avait pris dans sa main la pauvre bête palpitante dont l'œil déjà se voilait. La tête pantelante de l'oiseau pendait lamentablement, tandis que sa verte poitrine s'empourprait du sang de sa blessure.



I
Pourquoi la femme porte-t-elle le chapeau que voici en plein soleil ?



II
Et celui-ci au théâtre ?

"A la maison, Denis étendit Coco sur un lit d'ouate, la tête plus élevée que le reste du corps. De son regard mourant l'oiseau nous regardait. Anxieusement, nous suivions la marche rapide de son agonie. Les pattes de Coco se raidissaient, ramenées, en des spasmes, sur sa poitrine. Ses ailes palpaient, agitées de secousses nerveuses et, à chacune d'elles, un filet de sang vermeil jaillissait. Sa prunelle était maintenant horriblement dilatée, et son bec, d'où une sanglante écume s'écoulait, s'ouvrait peu à peu comme pour livrer passage à son âme prête à s'exhaler.

"Alors, l'oiseau eut comme une révolte, il ne voulait pas partir sans nous adresser un suprême adieu ; il fit un dernier effort de sa voix devenue étrange, comme si vraiment elle eût déjà appartenu au monde inconnu où il allait partir, il s'adressa à moi et me dit :

"Marius ! tu es mon meurtrier ! mais sois tranquille, "ami, je te pardonne !"

"Et, après ces paroles, il mourut ! le pauvre Coco, il mourut !

"—Escarbagnas ! tu n'es qu'un fumiste !" m'écriai-je, furieux de l'émotion que, malgré moi, ce diable d'homme m'avait communiquée.

A son tour, il me regarda bien en face. Il était tout pâle et deux grosses larmes, qu'il ne cherchait pas à dissimuler, coulaient le long de son visage.

"Ai-je bien l'air d'un monsieur qui conte des blagues ? me demanda-t-il sérieusement.

—Ma foi, mon cher, tu es Marseillais ?

—Je t'ai dit la vérité ; du reste, Denis va te confirmer mes paroles, nous voici arrivés."

Le garde Denis, interrogé, m'affirma qu'Escarbagnas n'avait rien exagéré, et que tout s'était passé comme me l'avait conté mon ami ; seulement, pendant que mon compagnon de chasse emplissait nos carnassières du gibier acheté pour notre gloire, le garde m'entraîna à part et me dit :

"Monsieur, j'ai à ajouter quelque chose au récit que vous a fait Marius.

—A l'histoire de Coco ?

—A l'histoire de Coco, oui.

—Je vous écoute, papa Denis.

—Seulement, il faut me jurer que vous ne soufflerez pas mot à M. Marius de ce que je vais vous dire.

—Je vous le jure, mon ami.

—Eh bien... ce n'était pas Coco qui parlait... c'était moi... je suis ventriloque !"

II. DE CHARLIEU.

MOYEN EXCELLENT

M. Finand, à son avocat.—Pouvez-vous m'enseigner le meilleur moyen d'enlever une héritière ?

L'avocat, millionnaire.—Enlever une héritière c'est toujours chose dangereuse ; voici ce que je vous conseille : faites-la monter le cheval pur sang, donnez-lui les rennes et montez en croupe derrière elle ; c'est elle alors qui vous enlèvera.

Le lendemain, l'avocat découvrit à sa grande surprise, que sa propre fille avait enlevé son client.

A PROPOS DE L'EXPOSITION



Tout le monde parle de hausser le niveau des études, le niveau des professions libérales, il est temps d'élever le niveau de l'agriculture.

MONTREAL REAL ESTATE

C'est un bon point à marquer, que quoique le nombre des ventes d'immeubles ne soit pas aussi considérable que l'an dernier, les montants perçus en sont cependant plus élevés.

Un fait encourageant est celui-ci : plusieurs de nos compagnies d'assurance qui n'avaient pas encore investi leurs capitaux dans la propriété immobilière, sont maintenant à arranger leur charte pour qu'ils puissent le faire.

La taxe imposée dernièrement aux agents d'immeubles est très onéreuse pour ne pas dire injuste, et actuellement il se fait un mouvement afin d'obtenir l'abolition de cette loi nuisible.

F. R. ALLEY & CIE.

Au fur à mesure que la ville de Montréal grandit d'importance et d'étendue, les gens soucieux de leur santé et de leur bien-être se choisissent des résidences en dehors de la ville. Leur but est d'échapper aux taxes trop fortes que leur impose la ville, et en même temps d'acquérir à bon marché une propriété à eux à proximité de leurs affaires.

Le syndicat plus-haut mentionné a le contrôle des terrains compris entre les rues Amherst, St-Denis et St-Laurent. La dernière propriété subdivisée par eux, est celle située sur la rivière des Prairies à l'extrémité de la rue St-Laurent. Elle comprend en outre un parc immense contenant plusieurs maisons de bâties sur les terrains faisant face à ses bords. Les propriétaires ont l'intention d'y bâtir, à leurs frais, un aqueduc, d'y installer des conduits d'égoûts et y faire poser la lumière électrique. Ces lots vont être mis en vente vers le 10 courant, et les services de M. M. Scriver & Cie ont été retenus pour cette vente. Nous croyons pas que d'autres propriétés peuvent offrir d'aussi grands avantages que les terrains de M. Alley.

Un point qui parle pour lui-même, c'est que Mr. Alley a déjà vendu 1400 terrains dans l'espace de neuf semaines, et c'est pour assurer toutes les commodités possibles à la foule d'acquéreurs qu'ils ont ouvert un bureau au numéro 116 rue St-Jacques. Mr. Hy. Bogue qui a été longtemps au service de la maison Gault et frères à Québec est le surintendant de cette nouvelle compagnie et Mr. C. C. E. Bouthillier en est le comptable. Mr. R. Gould qui, pendant plusieurs années a été employé au *Journal du Commerce*, s'est mis à la disposition de la compagnie, et c'est un auxiliaire précieux ; c'est lui qui en est le représentant voyageur. Il y a aussi un bureau au No. 2514 rue Notre-Dame, sous les soins de Mr. Larose. Mr. Hy. Bogue se tient aux bureaux de la rue St-Laurent toutes les après-midi.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

VII.—LE CHASSEUR ET LES JEUNES FILLES.

(Suite)

—Oh ! non, monsieur, maintenant nous n'avons plus peur... mais vous conviendrez sans doute que la présence d'un homme armé, à cette heure et dans un endroit aussi écarté, pouvait dans le premier moment sembler inquiétante.

L'inconnu s'inclina en signe d'adhésion, puis il reprit :

—Si j'osais, mademoiselle, vous adresser une question... si je ne craignais pas de vous paraître indiscret...

Comme il hésitait à achever sa phrase, la jolie brune lui dit avec un sourire :

—Eh bien, monsieur ?

—Vous permettez donc ?

—Sans doute.

—Alors cette question, la voici : Comment se peut-il faire, mademoiselle, que vous vous aventuriez ainsi, avec mademoiselle votre sœur, sur une route presque déserte et où vous êtes exposées à des rencontres bien autrement dangereuses que la mienne ? N'est-ce pas un peu imprudent ?

—Imprudent, oui, monsieur, mais fort naturel... Ecoutez.

L'homme prêta l'oreille.

On entendit retentir dans le lointain les grelots de plusieurs chevaux et les clapotements précipités du fouet d'un postillon.

—Nous ne sommes point seules,—poursuivit la jeune fille,—notre chaise de poste nous suit.

—Mais elle est loin encore ?

—A mi-côte, à peu près.

—Comment donc avez-vous quitté votre chaise ?

—Au bas de la montagne, comme le postillon venait de mettre ses chevaux au petit pas et que, d'après son affirmation, il fallait plus de deux heures et demie pour atteindre le plateau que je vois à quelque pas de nous, ma sœur et moi nous sommes descendues de voiture. Nous avons pris les devants et nous sommes arrivés jusqu'ici tout en courant et tout en cueillant des fleurs sur les bords de la route.

En effet, la jeune fille blonde portait dans ses bras une véritable gerbe de fleurs des champs.

L'aînée continua :

—Notre vieux domestique n'a pu nous suivre dans cette course rapide ; le postillon, sans doute, s'est arrêté plus d'une fois pour laisser souffler son attelage, et voilà comment il se fait que nous soyons ainsi isolées... Vous venez de nous faire sentir toute notre imprudence ; aussi, au lieu d'attendre la voiture ici, nous allons retourner sur nos pas et courir au-devant d'elle.

Et la jeune fille faisait un mouvement pour effectuer la résolution que nous venons de lui entendre exprimer.

L'inconnu l'arrêta doucement.

—Vous devez être bien fatiguées déjà, mesdemoiselles,—murmura-t-il ; je vous supplie de vouloir accepter pendant quelques minutes ma présence comme une sauve-garde qui vaut au moins celle d'un vieux serviteur et d'un postillon. Vous me rendrez bien heureux en acceptant.

Les jeunes filles semblaient hésiter.

L'inconnu poursuivit avec vivacité :

—Oh ! d'abord, vous le devez.

—Pourquoi donc ? demanda la jolie brune en souriant.

—Parce que, sans moi, rien ne venant vous inquiéter, vous auriez continué à suivre tranquillement votre chemin. J'ai été la cause involontaire de votre inquiétude, vous ne devez pas me refuser le droit de réparer le mal que j'ai fait.

Les deux jeunes filles se mirent à rire follement de la chaleur avec laquelle parlait l'élégant inconnu.

Puis l'aînée répondit :

—Allons, soit ! servez-nous d'escorte, monsieur, puisque vous semblez le désirer... Il me semble que le bruit des grelots approche, et la corvée que nous vous donnons là ne sera pas très longue.

Au lieu de répondre par quelque galanterie fade et banale, l'inconnu se contenta de s'incliner respectueusement.

Puis, en compagnie des deux jeunes filles, il se dirigea vers le plateau qu'ils atteignirent en quelques pas.

VIII. — UN COUP DE FEU

Cette sève vivace et exubérante qui circule avec le sang dans les veines des très jeunes gens avait empêché les deux sœurs de s'apercevoir de la fatigue pendant leur rapide ascension.

Mais à peine étaient-elles arrêtées depuis deux minutes, qu'elles se sentirent lasses outre mesure. Elles s'assirent donc sur le gazon, au pied d'un arbre, précisément à cet endroit où l'inconnu s'était reposé peu de temps auparavant.

Le jeune chasseur resta debout en face d'elles.

Pendant quelques instants aucun des trois personnages n'échangea une parole.

Le crépuscule avait complètement disparu pour faire place à la nuit ; mais des myriades d'étoiles, brillant dans le ciel pur, rendaient l'obscurité transparente.

Tout à coup le grand épagneul qui s'était couché à quelques pas de son maître se leva d'un bond, tourna la tête du côté d'un taillis assez épais qui bordait l'autre côté de la route, et, hérissant son poil soyeux, se mit à aboyer furieusement, en donnant tous les signes de la plus vive inquiétude. En même temps il sembla à l'inconnu qu'il entendait dans le taillis un froissement de branches.

— Oh ! mon Dieu ! — murmura la plus jeune des deux sœurs, — mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

— Je ne sais. . . rien, j'espère, — répondit l'inconnu en armant vivement son fusil.

— Oh ! j'ai peur ! j'ai peur !

Les aboiements de l'épagneul s'étaient changés en hurlements farouches.

La jolie brune s'efforçait de rassurer sa sœur qui se pressait contre elle, effarée et tremblante.

Mais soudain elle-même pâlit et poussa un grand cri.

L'inconnu allait à son tour demander la cause de ce redoublement d'épouvante, lorsqu'un nouveau regard jeté vers le taillis la lui fit deviner. Il venait de voir briller, à travers le feuillage, deux prunelles rondes, rouges et luisantes comme des charbons ardents.

— Ne craignez rien, — murmura-t-il en épaulant vivement son arme et en visant avec un soin extrême et un imperturbable sang-froid, — je répons de tout.

Il appuya le doigt sur la gâchette, le coup partit avec une détonation que tous les échos répétèrent.

A cette détonation répondit un double cri des deux sœurs, puis un hurlement rauque et farouche.

Les branches du taillis s'entr'ouvrirent, et un animal, dont on ne pouvait à cette distance préciser la nature, vint s'abattre sur la route où il se débattit pendant un instant dans les convulsions de l'agonie, auxquelles succédèrent bientôt le râle de la mort, puis l'immobilité la plus complète.

Le jeune chasseur s'approcha alors et reconnut qu'il venait de tuer un de ces grands loups maigres, et communs dans les hautes montagnes de l'Allemagne, où ils commettent souvent d'effroyables ravages.

— Mesdemoiselles, — dit-il, tout en rechargeant son fusil, — l'ennemi est mort, le danger n'existe plus ; venez voir.

L'aînée des deux sœurs se leva aussitôt et fit quelques pas pour se rapprocher de la bête fauve étendue sur la poussière ; mais la blonde enfant, plus craintive, se précipita dans ses bras, en la suppliant avec des larmes abondantes de ne point s'exposer ainsi.

— Mais, chère Mina, chère petite folle, — répondit l'aînée en embrassant sa sœur et en s'efforçant de la calmer et de la rassurer. . . — qu'y a-t-il à craindre, puisque monsieur nous dit que le danger n'existe plus ?

En effet, le jeune chasseur, comme pour donner une preuve de plus de ce qu'il avançait, venait de prendre le loup par les deux pattes de derrière et le traînait jusqu'au milieu de la route.

La blonde Mina, malgré tout, pleurait et tremblait toujours, et ne cessait de répéter : — Oh ! Marguerite, chère Marguerite. . . n'y va pas. . .

Mais la brune jeune fille, dont la curiosité était excitée vivement se dégagna avec douceur des bras de Mina et s'approcha de la bête fauve.

Ce cadavre ensanglanté était hideux à voir et effrayant encore. La balle du chasseur avait pénétré dans le crâne entre les deux yeux, la gueule du monstre était entr'ouverte, et sur les dents longues et blanches coulait une écume mêlée de sang.

— Ah ! — s'écria tout à coup Marguerite en joignant les deux mains et en s'adressant à l'inconnu avec l'accent d'une reconnaissance infinie, — nous vous devons la vie, monsieur ! . . . si nous n'avions pas eu le bonheur de vous rencontrer, nous serions arrivées seules sur ce plateau, et nous étions certainement perdues ! Périr ainsi ! dévorées par cette gueule monstrueuse, c'est horrible ! Oh ! ma pauvre sœur ! ma pauvre Mina ! remerciez Dieu ! remerciez-le à genoux de nous avoir ainsi envoyé un sauveur !

— Mademoiselle, — répondit l'inconnu quand les jeunes filles eurent murmuré une courte et fervente prière d'actions de grâce, — moi aus-

si, je dois remercier le ciel du bonheur infini qu'il vient de m'accorder. Au prix de dix années de ma vie, j'aurais acheté sans regret le bonheur de vous être utile. Le souvenir de ce qui vient de se passer, du service que j'ai pu vous rendre ne s'effacera jamais de ma mémoire. . .

Puis, d'une voix plus basse et légèrement troublée, il ajouta :

— Ni de mon cœur.

— En entendant ces mots, Marguerite rougit, mais sans se rendre compte à elle-même du motif qui la faisait rougir.

L'inconnu reprit :

— Le hasard m'a jeté ce soir sur votre passage, nous allons dans un instant nous séparer pour toujours ; je ne dois plus vous revoir, mais jamais, jamais, je n'oublierai les deux années qui viennent de m'apparaître sur le sommet de cette montagne solitaire.

De tout ce qui précède, Marguerite n'avait entendu qu'une chose.

— Ne plus nous revoir, — répéta-t-elle, — et pourquoi ? Vous ne voudrez pas, monsieur, priver mon père du bonheur immense de témoigner lui-même toute sa reconnaissance au sauveur de ses filles ?

— Votre père, mademoiselle, mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de lui.

— Eh ! qu'importe, monsieur ! ce que vous avez fait ce soir vous ouvrira ses bras et son cœur.

— Oserai-je, mademoiselle, vous demander son nom.

— Nous sommes les filles uniques du baron de Kergen. Le château de Kergen, où nous arriverons demain soir, est situé à environ dix-huit lieues d'ici. Mon père est un doux et noble vieillard, on ne peut le voir sans l'aimer ; jugez quelle sera sa joie, monsieur, si, après lui avoir appris le péril auquel nous venons d'échapper, nous lui donnons l'espoir qu'il pourra bientôt presser la main de notre libérateur. Dites, monsieur, nous le promettez-vous ?

L'inconnu était très-ému de cette reconnaissance si vivement et si naïvement exprimée.

Cependant il ne répondit pas.

Marguerite renouvela ses instances.

— Oh ! — dit-elle, — je vous en conjure, promettez-moi de venir.

— Croyez bien, mademoiselle, — répondit-il enfin, — croyez bien que je le souhaiterais plus que tout au monde.

— Eh bien ?

— Mais qui sait si cela me sera possible.

— Et qui vous en empêcherait ?

— Plus d'une raison, peut-être.

— Vous habitez ce pays, sans doute ?

— Non, mademoiselle, je suis un étranger, un voyageur.

— Un voyageur ? alors, raison de plus ; qu'importe à celui qui marche toujours, de marcher quelques pas de plus ? Allez, monsieur la reconnaissance d'un vieillard vous dédommagera bien du dérangement que pourra vous causer votre visite à Kergen.

— Un dérangement, mademoiselle ! Ah ! Dieu n'est l'ami que ce n'est pas un dérangement que je crains.

— Et quoi donc ?

— C'est un danger.

Marguerite leva sur l'inconnu ses grands yeux noirs, qui offraient en ce moment une expression d'étonnement indicible.

— Un danger ? répéta-t-elle.

— Oui, mademoiselle, un danger.

— Et lequel ?

— Hélas ! mademoiselle, celui d'emporter au fond de mon cœur un trop amer regret qu'aucune espérance ici-bas ne viendrait adoucir. . .

Nous ne savons pas si Marguerite se rendit parfaitement compte du sens caché de cette phrase.

Toujours est-il qu'elle baissa les yeux et n'insista pas pour faire expliquer davantage le jeune chasseur sur ce point délicat.

Il y eut alors quelques instants de silence que l'inconnu rompit le premier en disant :

— Voici votre chaise de poste, mademoiselle.

La jeune fille tressaillit.

Distraite de toute autre pensée par la conversation qui précède, elle ne s'était point aperçue que le bruit des roues et des grelots se rapprochait sensiblement. La voiture, en ce moment, n'était plus qu'à quelques centaines de pas.

(A continuer.)

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE
CHOCOLAT MENIER
Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

THEATRE - ROYAL CIE. D'EXPOSITION de MONTREAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 12 SEPTEMBRE
Après-midi et soir.)

L'ACTEUR POPULAIRE

DAN McCARTHY

Dans le joli drame Irlandais

"The Rambler from Clare"

Excellente compagnie, splendides décors,
chansons, danses, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

HOMESTEAD OF '92.

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant LUNDI, 12 SEPTEMBRE,
matinées Vendredi et Samedi.

*Une production qui a fait sensation à
New-York.*

LADY LILL!

Une histoire d'amour et de guerre, jouée par LILIAN
LEWIS, aidée de Gustave Levick et de toute une
troupe de New-York, venant directement du Standard
Theatre.

Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard,
et au magasin de la Cie New-York Piano.

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinée, Samedi, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

Semaine prochaine, *LEWIS MORISON*
dans *FAUST*.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des
publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste. - Lyon, France.
(ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.)
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

CIE. D'EXPOSITION de MONTREAL

GRANDE

EXPOSITION PROVINCIALE

A MONTREAL

— DU —

15 au 23 SEPTEMBRE 1892

SECONDE EXPOSITION ANNUELLE

Grande exposition de bestiaux.

Magnifique étalage horticole.

Belle collection de reliques historiques, par la société
des antiquaires et numismates.

Attractions extraordinaires, ascensions en ballon, descentes
en parachute, par Stanley Spencer, aéronaute anglais
d'un grand renom.

Fanfare militaire et concert de dames ; magnifiques feux
d'artifice et splendide musique,

Brillantes illuminations électriques.

AUTRES ATTRACTIONS!

STANLEY SPENCER, Ascension en Ballon.

SCÈNES DE LA VIE DES PRAIRIES.

STIRK et ZENO.

RICE et ELMER.

LES TROIS MARVELLES, etc., etc.

Service Direct du Tramway Electrique Jusqu'aux Terrains.

EXPOSITION OUVERTE LE JOUR ET LE SOIR.

ENTRÉE - - - 25 Cents.

Pour liste de prix et toute information, s'adresser à

S. C. STEVENSON,

Gérant et Secrétaire,

76 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —
DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

MAISON FONDÉE EN 1869
HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les eudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

OCCASION !

— A LA —

Librairie Poirier, Bessette & Cie

516 RUE CRAIG

MONTREAL

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Trois charmants Livres de Notes, 4 pouces par 2½, couvert toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cents.

Magnifique Cahier pour autographes, souvenirs, chromos, etc., 9 pouces par 7, relié en im. cuir, fantaisie dorée et chromos. Par la poste 23 cents.

Un Set de Cinq Dés renfermés dans une boîte nickelée. Par la poste, 6 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches, Programmes, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Entêtes de comptes, Parcettes, Annonces d'encan, Etiquettes, Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Pommons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.



REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecriro à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARTIEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Itameau, Place Louvois, Paris Franco.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER 10 CTS

Magnifiques feuillets à bon marché

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands feuillets à sensation,

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

MONTREAL SUBURBAN REAL ESTATE

EXTENSION DES RUES

St-Laurent, St-Charles Borromée, St-Denis,
St-Urbain, Amherst et Mance.

LOTS A VENDRE

SEULEMENT QU'UNE PETITE AVANCE

Rues pavées; trottoirs faits; les canaux d'égoût en
parfait ordre et beaucoup d'arbres de
plantés.

1400 LOTS DE VENDUS DANS CINQ SEMAINES

Par des contrats passés entre la ville et les chars ur-
bains, le service des tramways électriques se fera sur les
rues St-Denis, St-Laurent et Amherst, donnant ainsi de
grands avantages à ceux qui veulent bâtir.

S'ADRESSER A

FRED. R. ALLEY, 116 RUE St-JACQUES
MONTREAL.